Document généré le 3 août 2025 10:42

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Vices

Carlos Ferrand

Volume 31, numéro 5 (185), octobre 1989

Du cinéma

URI : https://id.erudit.org/iderudit/60510ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Ferrand, C. (1989). Vices. *Liberté*, *31*(5), 23–24.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

CARLOS FERRAND

VICES

Squishhh, squishhh, squishhh. Mes pieds collent au plancher. Je suis au cinéma! Comme d'habitude, je vais voir un très mauvais film: *Cyborg*, cette fois-ci. Le monde a été réduit à un ramassis de ferraille fumante et de mutants. Les séquences de bagarre, d'une truculence effroyable, sont bien filmées, mais le reste est atroce. C'est pas grave. Je suis au cinéma et je cherche... L'angle surprenant, le geste évocateur, un second rôle qui a du chien.

Je sors frustré, mais deux jours plus tard je récidive et je vais voir un film de kung-fu. Le mouvement pour le mouvement, les pirouettes au ralenti, des décors d'un kitsch sublime. Je m'amuse, le héros bouge comme un dieu, l'héroïne tue avec ses ongles en acier inoubliable. Tout va bien.

Rien ne m'arrête: les films pour enfants, adolescents, animaux... Mais ce sont les films d'action et de violence américains qui sont mes préférés. Que ça bouge. Pas de rythme européen pour moi. Donnez-moi des courses, des explosions, des étincelles. J'ai besoin de frime. Que personne n'analyse les personnages, que personne ne réfléchisse à voix haute s.v.p.! Je veux que le méchant commette des atrocités innommables le plus vite possible. Je veux haïr! J'ai besoin de me venger.

J'applaudis avec mes compagnons du public quand le salaud crève. Il le mérite! Vous avez bien vu comment il a tué la pauvre grand-mère. À la fin j'aurais souhaité qu'on le torture encore plus longtemps. Enfin...

Le film est fini. Moi aussi je roule les épaules. Je suis un petit garçon repu de violence imaginaire.

Dehors, la nuit est jeune et fraîche. J'ai oublié mon chandail mais je préfère marcher: j'ai peur de la voiture. C'est étrange, en pleine ville l'air sent dix mille fragrances. Les gens ordinaires se promènent comme d'habitude, un peu perdus. Ils ont l'air tendres, vulnérables, si subtils.

Une scène de *The Little Shop of Horrors* de Roger Corman. (Cinémathèque québécoise)

Carlos Ferrand est heureux: il tourne son premier long métrage, **Cuervo, détective privé**.